

geur. Je vais aller pendant cinq minutes dans mon appartement, où sans doute on a porté mes bagages. J'y réparerai le désordre de ma toilette et je viendrez vous offrir mon bras, ma chère cousine, pour vous conduire à la salle à manger.

—Allez, je vous attends ici."

Le dîner fut exquis ; la soirée passa rapidement et M. de Strény, quelque peu fatigué d'avoir fait cent vingt lieues en malle-poste, sollicita, vers dix heures, la permission de se retirer.

“ Eh bien ! demanda Mme de Kéroual à Périne, lorsqu'elle fut seule avec cette dernière dans sa chambre à coucher, que pensez-vous de mon cousin ?

Un extrême embarras se peignit sur le visage expressif de la jeune femme.

“ Mon Dieu ! madame, répondit-elle, je ne me permettrais pas d'exprimer une opinion sur M. le baron.

—Pour quelle raison ?

—Le respect..... balbutia Périne.

—Il ne s'agit point ici de respect, mais de franchise, puisque je vous prie de vous expliquer. Comment trouvez-vous M. de Strény ?

—Eh bien ! madame, je le trouve très-beau..... je le trouve presque trop beau pour un homme.

—Peut-être avez-vous raison, répliqua Léonie avec une satisfaction évidente ; mais enfin ce défaut, si c'en est un, est des plus excusables. Etre trop beau, cela se pardonne."

Après un instant de silence, Mme de Kéroual ajouta :

“ Et ne vous semble-t-il pas aussi que ce beau visage exprime la bonté ?

—Sans doute, madame la comtesse ; mais.....

—Ah ! il y a un *mais*..... Voyons un peu.....

Lequel ?

—Je n'aime pas le regard.....

—Pourquoi ?

—Je n'en sais rien ; madame la comtesse m'en demande trop long. Je dis mon impression, mais il me serait impossible d'expliquer pourquoi cette impression existe."

Mme de Kéroual cessa d'interroger.

“ A quoi bon prolonger l'entretien, se demanda-t-elle, puisque Périne, incapable d'apprécier à tous les points de vue un homme aussi inattaquable que le baron, se permettrait de trouver des taches au soleil ? ”

Deux mois s'écoulèrent avec une rapidité féérique.

La vie passait comme dans un songe enchanteur. Léonie se sentait heureuse, complètement heureuse ; le présent était si beau qu'il dépassait ses espérances, et l'avenir lui apparaissait à travers un prisme couleur de rose.

Jamais Gontran ne s'était montré si tendre, si prodigue de ces douces paroles qui, murmurées tout bas à l'oreille d'une femme, font battre son cœur et mettent dans son âme un brûlant délire.

Les projets matrimoniaux du baron et de la comtesse n'étaient plus un mystère pour personne ; les domestiques regardaient Gontran comme leur maître futur, et s'en réjouissaient, car, pensaient-ils, aussitôt après le mariage, le château de Rochetaillle allait redevenir comme autrefois un lieu de plaisir où les fêtes succéderaient aux fêtes.

Léonie et M. de Strény ne se quittaient pour ainsi dire pas ; chaque jour, quand le temps était beau, ils sortaient ensemble, soit à cheval, soit en voiture, et faisaient dans les environs de longues excursions.

Marthe avait daigné se laisser séduire par une collection de jouets merveilleux que le baron avait

rapportés de Paris tout exprès pour elle. Sans doute elle n'éprouvait point à son endroit de la sympathie, mais elle le voyait maintenant sans déplaisir et sans chagrin.

N'avait-elle pas tout ce qui constitue, à cet âge, le parfait bonheur ? D'abord, Georgette, la compagnie de ces jeux ; puis un régiment de Polichinelles articulés et de pantins disloqués comme des clowns ; et enfin Périne, c'est-à-dire l'incarnation de la tendresse et du dévouement dans ce qu'ils ont de plus délicat, de plus complet, de plus maternel.

Mme de Kéroual avait fait dresser dans la chambre de Périne deux petits lits jumeaux pour Marthe et Georgette ; elle ne voyait plus sa fille qu'aux heures des repas, et, de temps en temps, le matin, pendant quelques minutes.

Parfois la femme de Jean Rosier embrassait Marthe avec une émotion attendrie en murmurant tout bas :

“ Pauvre enfant, pauvre chère enfant, tu ne sais pas que cet homme est en train de te voler le cœur de ta mère ! ”

Somme toute, sauf les inquiétudes de Périne, la paix et le bonheur régnait, au moins en apparence, au château de Rochetaillle. Tout le monde y semblait heureux. Le baromètre y était au beau fixe ; rien n'annonçait que le mauvais temps fut proche, et, de quelque côté que le regard se tournât pour interroger l'horizon, il n'entrevoyait nulle part les effrayants symptômes, précurseurs de l'orage.

Et qui sait si ce bonheur apparent n'allait pas se changer en un bonheur réel ? Qui sait si Gontran de Strény, marié à une femme belle de visage et de cœur, devenu maître d'une grande fortune et instruit par les leçons de sa trop longue jeunesse, ne se déciderait point enfin à rompre courageusement avec les mauvais instincts de sa nature et les déplorables habitudes de toute sa vie, et si l'influence bénie d'une compagnie adorable ne le métamorphoserait pas ?

De tels miracles sont rares, nous le savons bien, mais enfin nous en pourrions citer des exemples.

XVI.—Une lettre.

Octobre finissait. L'automne était d'une beauté merveilleuse et d'une douceur exceptionnelle. Le soleil radieux brillait chaque jour dans un ciel presque sans nuage et dorait les vieux arbres du parc.

Un matin, trois quarts d'heure tout au plus avant l'heure du déjeuner, le facteur rural apportait pour Gontran une lettre timbrée de Paris et qui lui fut immédiatement montée dans sa chambre.

Quand la cloche sonna et quand le baron descendit à la salle à manger il était plus pâle que de coutume, et, malgré son empire sur lui-même, il ne pouvait empêcher son visage d'exprimer une préoccupation profonde, une vive inquiétude.

Cette expression inaccoutumée n'échappa point à Mme. de Kéroual.

“ Mon Dieu, Gontran, s'écria-t-elle, qu'avez-vous ?

—Moi, chère cousine ? absolument rien, répondit-il.

—Bien vrai ?

—N'en doutez pas. Que pourrais-je avoir ? je vous le demande.

—Je ne sais pas. Peut-être avez-vous reçu ce matin des nouvelles qui vous contrarient.

—En aucune façon, je vous assure.